

Commémoration du 24 aout

Je m'adresse à vous au nom de résistants allemands. De quel droit ? Je n'ai pas été résistant. En 1945, à la fin de la guerre, j'avais à peine six ans. J'ai été invité à dire ici quelques mots parce que mon père, dès sa jeunesse, bien avant la prise du pouvoir des nazis, les a combattus, malheureusement, comme on sait, sans succès. Son combat a été exemplaire, aussi parce qu' il est un des nombreux exemples dont chacun à sa particularité. C'est dans ce sens que je parlerai de lui, pour illustrer à travers son histoire celle d'allemands qui ont participé à la résistance française et dont on estime le nombre à environ 3000. Non, moi-même, je n'ai pas résisté, pas plus que j'en ai choisi mon père. Personne ne choisit son père, ni l'histoire dans laquelle il est né.

En 1933, sur fond de crise, de chômage de masse, d'humiliations dues à la défaite de la Première guerre mondiale et du Traité de Versailles, les nazis, s'inscrivant dans un profond courant nationaliste, antisémite, raciste, antidémocratique, ont réussi à devenir le premier parti et à réunir derrière leurs slogans de haine une part importante du peuple allemand.

C'est aussi grâce aux faiblesses, aux erreurs historiques des partis et organisations de gauche que les nazis ont pu imposer leur dictature sanglante. Le Parti communiste allemand, qui était alors le plus grand parti communiste d'Europe, s'était soumis aux ordres de Staline. Il fut incapable de créer un front commun avec l'autre grand parti ouvrier, le parti social-démocrate SPD, qui, pour d'autres raisons, était, lui aussi, réticent à l'union de la gauche. Ensemble, unis, communistes et sociaux-démocrates auraient pu être plus forts que les nazis. Ils n'ont pas su saisir cette chance historique. Divisés, ils ont été vaincus. Les communistes sous-estimaient la force réelle et le danger du nazisme. De plus, la démocratie n'était pas de mise, ni à l'intérieur du Parti, ni dans la société qu'ils voulaient édifier. Sous l'influence du Komintern, ils visaient la dictature du prolétariat, une société de type soviétique, au lieu de défendre de toutes leurs forces la République de Weimar et sa démocratie, si imparfaite fut-elle.

Je n'ai ni l'intention, ni le temps, d'énumérer ici toutes les raisons et circonstances qui menèrent au terrible échec des forces démocratiques et de gauche en Allemagne en 1933, avec toutes les conséquences que l'on sait pour l'Europe et le monde entier,

jusqu'à nos jours.

Par dizaines, centaines de milliers, ceux qui courageusement avaient combattu les nazis furent persécutés, internés, assassinés. D'autres purent s'enfuir, un grand nombre trouva refuge en France. Parmi eux, mes parents, dès la fin de 1933. Ils reprirent aussitôt le combat antifasciste. Mon père, jusqu'en 1939 comme secrétaire du Comité International pour la libération d'Ernst Thälmann, le leader des communistes allemands interné par les nazis.

Faire connaître, en France, la réalité du régime nazi, était l'un des objectifs de ce Comité. Mon père fut en 1938 l'un des responsables d'une exposition intitulée «Cinq ans de régime hitlérien», organisée avec l'Union des Syndicats Ouvriers de la région parisienne, dans leurs locaux 10, rue Lancry à Paris. Celle-ci eut un remarquable retentissement, d'où de grands meetings avec entre autres Henri Barbusse et André Malraux. Le gouvernement allemand intervint auprès du gouvernement français pour interdire l'exposition. Environ un tiers de l'expo était dédié au putsch franquiste, soutenu par l'Allemagne.

Au début de la guerre, en septembre 1939, mon père fut interné, avec 1200 Autrichiens, Saarois et Allemands, dans le Camp de Meslay-du-Maine, " en Mayenne. Les internés, appelés "prestataires" , dont la plupart avait fui l'Allemagne pour des raisons politiques ou dites raciales, vécurent dans d'affreuses conditions matérielles et psychiques, dans le froid, la pluie et la boue.

Libéré du camp en juin 1940, mon père rejoignit ma mère à Clermont-Ferrand et fit la connaissance de son fils âgé de six mois. Ce fils, c'était moi.

Mon père organisa alors une cantine qui non seulement nourrit 300 émigrés, mais il envoya aussi des colis de nourriture dans des camps d'internement, tel celui de Gurs.

En 1942, mes parents se retirèrent avec moi à Moutier-Rozeille dans la Creuse, un village d'environ 800 habitants où s'étaient réfugiés huit familles juives, de Pologne, de Hollande, d'Allemagne, et des Républicains espagnols. Ils furent soutenus par les habitants, personne ne fut trahi. Mon père pris une part active dans la résistance française, particulièrement puissante dans cette région.

Après la guerre, Monsieur Belmont, dit Martin, Chef de Bataillon FFI, attesta que mon père, Ernest von Wroblewsky, avait appartenu dès septembre 1943 à un groupe de résistance armée, Service B (renseignement des F.T.P.F.) et participé activement au mouvement de résistance de la région et à la formation de groupe de sabotage "légaux".

Mon père ne fut pas témoin de la fin de la guerre, ni de la fin du régime hitlérien. Après une longue année de souffrance, il mourut le 17 octobre 1944. (Ce jour là, mon frère Clément fêtait son premier anniversaire.) Je veux croire que mon père fut encore capable de réaliser le 24 août 1944 que Paris était libéré, que la fin du nazisme qu'il combattait depuis vingt ans était proche et que son engagement n'avait pas été vain.

Il fut enterré à Moutier-Rozeille, il n'avait pas encore 40 ans. (Moi, j'en compte aujourd'hui presque le double).

Je disais que je n'ai pas choisi mon père. Par contre, j'ai hérité de son histoire, et je choisis sa signification. C'est une histoire contradictoire, douloureuse, mais néanmoins encourageante. Douloureuse est l'histoire du 20^{ème} siècle, avec les terribles défaites qu'ont subies les forces dont je me sens solidaire. Défaite de 1933, que j'ai évoquée, défaite de la République espagnole en 1936, avec la dictature de Franco jusqu'en 1975, -soit 30 ans après la défaite du nazisme-. Défaite aussi, la division du monde en deux blocs ennemis, pendant presque 40 ans de guerre froide. Défaite finalement, de ce qu'on appela les pays socialistes, et menace permanente des nationalismes et de l'extrême droite qui reprennent du poil de la bête aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest de l'Europe..

Toute cette histoire est contradictoire. Elle témoigne aussi de grandioses exemples d'humanité, de solidarité, de générosité, de clairvoyance...Oui, j'hésite à employer le mot, d'héroïsme. C'est une histoire qui reste présente, qui nous montre que les nationalismes, la xénophobie, l'antisémitisme, la peur de l'autre et la haine de l'étranger sont toujours du côté de la barbarie, et sont opposés à un vivre ensemble dans la diversité, le respect, le bonheur et la dignité.

Quant à moi, né apatride en France, allemand depuis le retour de ma mère à Berlin-Est en 1950, je me revendique avant tout comme européen. Je m'arrête là , et vous remercie de votre bienveillante attention.

Vincent Von Wroblewsky